



«

Comment se fait-il que ce petit bout de lande enclos de barbelés, traversé de destinées et de souffrances humaines qui viennent s'y échouer en vagues successives, ait laissé dans ma mémoire une image presque suave ? Comment se fait-il que mon esprit, loin de s'y assombrir, y ait été comme éclairé et illuminé ? J'y ai lu un fragment de ce temps qui ne me paraît pas dépourvu de sens. A ce bureau, au milieu de mes écrivains, des mes poètes et de mes fleurs, j'ai tant aimé la vie. Et là-bas, au milieu de baraques peuplées de gens traqués et persécutés, j'ai trouvé la confirmation de mon amour de cette vie.

Ma vie, dans ces baraques à courants d'air, ne s'opposait en rien à celle que j'avais menée dans cette pièce calme et protégée. A aucun moment je ne me suis sentie coupée d'une vie qu'on prétendait révolue : tout se fondait en une grande continuité de sens. Comment ferais-je pour décrire tout cela ? Pour faire sentir à d'autres comme la vie est belle, comme elle mérite d'être vécue et comme elle est juste – oui : juste. »

« Juste » ! Pour prendre la mesure de notre étonnement, il convient de situer le contexte : Celle qui prononce ce mot de « justice » se trouve internée dans un camp de concentration en septembre 1942 à Westerbork au Nord-Est des Pays-Bas. Comment peut-on, au milieu de l'horreur des camps, constater avec joie que tout est « juste » ? Pour nous, qui vivons désormais à la périphérie des atrocités de la seconde guerre mondiale, la Shoah est devenue le centre obscur de notre histoire et nous ne savons pas si la force qui nous relie à elle est centripète ou centrifuge de sorte que notre destin semble hésiter entre un engloutissement dans les ténèbres et un redéploiement lumineux. Il ne nous revient pas, nous qui sommes, pour la plupart, issus de familles épargnées par les affres de cette époque, de revendiquer la justice au nom de ceux qui furent victimes de la barbarie des hommes. D'ailleurs en y réfléchissant, au cœur de la folie concentrationnaire, c'est l'idée même de justice qui semble dérisoire et déplacée. Car il y a exigence de justice là où un manquement, une entorse à la loi a eu lieu, pas là où les observations des notions les plus élémentaires que l'humanisme le moins évolué commande ont été balayées par la haine de l'autre. Par honnêteté, par pudeur, par respect tout simplement, je ne me vois pas évoquer le concept de justice à l'endroit de la part la plus sombre de notre Histoire.

On ne peut qu'être étonné de lire, dans le journal intime d'une jeune femme de vingt-sept ans que les serres du mal retiennent captive, que tout lui semble « juste » et « beau ». Etty Hillesum – c'est le nom de cette jeune femme – laisse à la postérité un témoignage d'exception. Chaque page de son journal – tenu de 1941 à 1943 – est empreinte d'un enthousiasme qui ne se dément jamais, fût-ce aux tristes heures de la perte de l'être aimé. L'exemplarité du journal d'Etty, par-delà son intérêt historique évident et par-delà même l'indéniable talent littéraire de son auteure, tient sans aucun doute dans cette incroyable foi en l'humanité et en la vie que ni les exactions commises contre les siens (et souvent, malheureusement, par les siens, à savoir les juifs-hollandais) ni son incarcération dans l'enfer du camp de Westerbork n'ont réussi à entamer. Déportée – elle trouvera d'ailleurs la mort à Auschwitz en novembre 1943 – on ne peut s'imaginer un seul instant qu'elle n'ait pas été au fait de la réalité. On pourrait penser alors que son irénisme est, si l'on peut s'exprimer ainsi, de « circonstance » et comme la conséquence d'une sorte de fuite, au sens où, en prise avec la mort et l'absurdité de la marche des choses, ce n'est qu'en s'accrochant à l'idée d'une humanité somme toute bonne et en accordant encore un sens à la vie qu'elle aurait trouvé la force d'endurer la monstruosité de la « réalité ». C'est, en réalité, le contraire qui est vrai. Etty Hillesum était – et ce depuis 1941 – parfaitement informée au sujet de ce qui se tramait pour les Juifs d'Europe et singulièrement pour les juifs hollandais : « Ce qui est en jeu, c'est notre perte et notre extermination, aucune illusion à se faire là-dessus. « On » veut notre extermination totale, il faut accepter cette vérité, et cela ira déjà mieux »... et quelques lignes plus loin : « Bon, on veut notre extermination complète : cette certitude nouvelle, je l'accepte. Je le sais maintenant. Je n'imposerai pas aux autres mes angoisses et je me garderai de toute rancœur s'ils ne comprennent pas ce qui nous arrive à nous, les Juifs. ». La lucidité d'Etty nous confond, et le comble de notre confusion vient de ce que, malgré tout, prenant la mesure de ce qui arrive, de ce qui, pour elle, est déjà en marche, est déjà là, elle reste, elle qui ne vient pourtant pas d'une famille de croyants et de pratiquants, imperturbablement croyante et arbore, en toute occasion, une foi en l'humanité et en la vie qu'aucune once de haine, pas même envers ses bourreaux, ne vient corrompre.

On ne ressort pas indemne d'une telle lecture. Etty Hillesum, en toute humilité, nous donne une leçon de vie. Le journal d'Etty fait partie de ces livres dont on sait avec certitude, avant même de les terminer, qu'on ne les fermera jamais vraiment. En lisant ce livre, ou plutôt – tant il est vrai que l'on a du mal à qualifier de « texte » ou de « livre » un « document » si « vivant » – en recevant ce témoignage, on mesure tout le chemin qu'il nous reste à parcourir pour, avant de vouloir l'accomplir, être seulement à la hauteur de la règle qu'Etty s'imposait à elle-même afin d'être en accord avec la vie : « Je ne vois pas d'autre issue : que chacun de nous fasse un retour sur lui-même et extirpe et anéantisse en lui tout ce qu'il croit devoir anéantir chez les autres. Et soyons bien convaincus que le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà. ». Cet ouvrage – peu importe, après tout, la désignation employée, quand l'essentiel est de bien comprendre le profond et pur message d'amour et de paix que le texte véhicule – invite au recueillement et à la nécessité de replonger spirituellement dans ce que l'auteure appelle « la source originelle », à savoir « la vie elle-même » ou encore de se tourner vers celui que, tout naturellement,

elle appelle « Dieu ». Les derniers mots du journal d'Etty sont aussi émouvants que significatifs : « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies. ». On voudrait pouvoir répondre : Etty, ce baume tu l'as été ; et tes mots, comme une pluie d'espoir dans un monde que n'en finit plus de désert l'avenir, sont autant de raisons de croire, comme tu nous y invites en chacun de tes propos, que la vie est belle, qu'elle est pleine de sens et que, contre toute attente, tout est juste – oui : juste.

« Si nous ne sauvons des camps, où qu'ils se trouvent, que notre peau et rien d'autre, ce sera trop peu. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas de rester en vie coûte que coûte, mais *comment* l'on reste en vie. Je sais, ce n'est pas si simple, et pour nous, les juifs, moins encore que pour d'autres, mais si, au dénuement général du monde d'après-guerre, nous n'avons à offrir que nos corps sauvés au sacrifice de tout le reste et non ce nouveau sens jailli des profonds abîmes de notre détresse et de notre désespoir, ce sera trop peu. De l'enceinte même des camps, de nouvelles intuitions devront étendre la clarté autour d'elles et, par-delà nos clôtures de barbelés, rejoindre d'autres intuitions nouvelles que l'on aura conquises hors des camps au prix d'autant de sang et dans des conditions devenues peu à peu aussi pénibles. Et, sur la base d'une commune recherche sincère de réponses propres à éclaircir le mystère de ces événements, nos vies précipitées hors de leur cours pourraient peut-être refaire un prudent pas en avant ? »

Hervé Bonnet.

Etty Hillesum, Une vie bouleversée, éd. Points. 7, 32 euros.